

Deux mois et demi après la fin du monde...

Il y a deux mois et demi, le 21 décembre très précisément, le réveil sonna très tôt, j'aurais cru pourtant que tout serait détruit avec la fin du monde, même mon réveil. Ce devait être le décalage horaire, ce n'était pas encore le 21 décembre au Temple de Tikal.

Le soir, j'avais invité toute la famille. Quitte à ce que ce soit la fin du monde, autant la passer en famille. Nous avions entrepris de boire toute la cave

avec à chaque bouchon qui sautait le même commentaire :

« Encore une bouteille que les Mayas n'auront pas. ». Bizarre qu'on ait encore pu les boire puisqu'on était le 21 même au Guatemala. Mais au fond la prédiction ne

précisait pas l'heure et quand on va disparaître on n'est pas à la minute près.

A force nous étions pétés comme des boulons et comme il était presque minuit, on est sorti de la maison pour faire profiter les voisins de nos chansons à boire. De toute manière dans quelques minutes il n'y aurait plus de voisins, alors on se contrefichait de ce qu'ils pouvaient en penser. Nous voulions faire face à la fin du monde debout ! Enfin quand je dis debout... Quant au froid, avec

la quantité d'antigel qu'on avait dans le sang, il n'y avait pas de souci. Finalement, au bout d'une demi-heure, puisque la fin du monde ne voulait toujours pas arriver, chacun est rentré chez lui. Mais je savais, de manière sûre, que le 22 je souhaiterais vraiment que le 21 eût été la fin du monde : avec tout ce que j'avais bu j'allais me payer, le lendemain, une gueule de bois apocalyptique.



Dans cette livraison de Foi et communauté, nous vous ferons des révélations sur le livre de l'Apocalypse, vous rapporterons une discussion à trois voix sur leur compréhension de l'avenir et mettrons en perspective

les prédictions de l'astrologie et la promesse de l'Évangile singulièrement au matin de Pâques. Je vous prédis un agréable moment de lecture.

Alain de Felice

Et si l'avenir demeurait a-venir...

A l'heure où l'on nous parle beaucoup de crise, crise économique sévère dans plusieurs pays d'Europe, falaise fiscale aux USA, crise écologique, tempêtes tropicales, tsunamis et catastrophes atomiques, crises politiques, guerres et conflits dans beaucoup de pays, sans même parler des tourments existentiels auxquels nous devons faire face à l'échelon individuel (chômage, divorce, maladie, etc.), la tentation d'interroger l'avenir, avec ce désir assurément légitime de pouvoir réfléchir dans une perspective plus large, peut se faire plus pressante.



Par la figure pittoresque des mages venus d'Orient qui appartiennent au cycle de Noël on peut percevoir un accueil dans la Bible pour toute quête humaine quelle qu'elle soit et même une tentative de rejoindre cette quête là où elle se trouve, sans jugement : ainsi les mages ont reçu un signe à leur portée et à leur mesure, « un astre qui s'est levé à l'Orient » ; et même après leur passage par Jérusalem, qui leur a révélé les indications scripturaires, l'astre se révèle à nouveau à eux pour les conduire jusqu'à Bethléem : c'était le même astre, mais leur regard, leur lecture du signe n'étaient plus les mêmes, ils avaient changé, ils étaient

désormais habités par la promesse de l'Écriture ce qui se traduit dans le récit biblique par **la joie** (Matthieu 2,10) ; le passage par l'Écriture conduit donc à **la joie** !

Si concernant la consultation de l'avenir, la Bible place clairement des limites et des balises (ex. « il ne se trouvera chez toi personne pour... interroger les oracles, pratiquer l'incantation, la magie..., recourir à la divination ou consulter les morts » Deutéronome 18, 10-11 ou encore le récit anecdotique de 1 Samuel 28), c'est sans doute en partie parce qu'elle sait que ces domaines

correspondent trop bien à une part fragile de l'humain où celui-ci pourrait perdre sa liberté et se laisser réduire à une forme d'esclavage. Si elle réserve ces terrains à Dieu ce n'est sans doute pas tant que Dieu en ait besoin, c'est parce que ce sont des domaines de la possible prise de pouvoir d'un humain sur un autre, de l'aliénation facile d'une liberté à un autre.

Le risque de toutes les quêtes qui cherchent à sonder l'avenir c'est de conduire l'être humain à se désinvestir d'un présent qui existe et de déplacer le curseur de sa vie vers un futur qui n'existe pas encore ; ainsi de passer à côté de sa vie.

...et n'était pas que le prolongement nos peurs ?

Une collègue me rendait attentif récemment au fait que le pompon des carrousels pour enfants, que les enfants sont invités à attraper pour gagner un tour gratuit, les conduit finalement à ne plus jouir du tour qu'ils sont en train de vivre. Or la Bible nous invite à vivre les facettes riches et plurielles de tout ce qui nous est donné à voir et à découvrir dans le présent avec cette confiance que ce qui nous est offert à déchiffrer est

infiniment riche sans avoir besoin d'y joindre la quête de l'avenir.

Beaucoup dans ce qui nous est proposé pour soi-disant nous permettre de connaître notre avenir n'est qu'une palette

d'outils de la peur pour répondre à la peur. Or, pour répondre à la peur fondamentale d'exister, à l'angoisse profonde qui habite tout humain, la Bible propose de changer de registre, de lâcher prise et d'oser un pas fou de confiance en laissant Dieu se mettre en travers.

Souvent dans la Bible résonne l'invitation à « ne pas craindre », à « ne pas s'inquiéter », l'inquiétude n'a jamais prolongé, augmenté ou diversifié la vie, au contraire, elle n'a pour effet que de la rétrécir ; ce qui nous est proposé c'est de « chercher le Royaume et la justice de Dieu et tout vous sera donné par surcroît » (Matthieu 6, 33), c'est-à-dire d'entrer

dans ce renversement de perspective qui accepte pour quelques instants de quitter, ou tout au moins de suspendre ses représentations pour s'ouvrir à un projet autre qui dépasse l'humain et le dépassera toujours ; celui d'un Dieu qui en Jésus-Christ a vaincu les forces du chaos et de la mort (et de tous ses prolongements par la peur) pour faire place à un amour inconditionnel dans lequel il nous propose sans cesse à nouveau

de nous laisser entraîner.

L'aspect incertain de l'avenir, qui génère de la peur, peut alors reprendre ses traits de noblesse et de beauté et, au lieu d'être le

simple prolongement, la projection, de nos craintes, devenir comme un terrain d'expérimentation de tout ce à quoi nous n'avions pas pensé, une clairière d'inattendus et de possibles accompagnés par une grâce indicible.

Michel Schach



Présentation du livre de l'Apocalypse

Entretien avec André Herren, pasteur et auteur du livre Le Jugement dernier en procès, aux Éditions Ouverture, 2011.

Dans la Bible, on parle de la fin des temps, et pas seulement dans le livre de l'Apocalypse. On la retrouve plusieurs fois dans le Nouveau Testament bien sûr, mais aussi dans l'Ancien Testament, comme par exemple dans le livre de Daniel. Je me suis demandé ce que ces textes voulaient dire quand ils annonçaient la fin du monde. Et aussi s'il y avait des raisons d'avoir peur. Je suis allée mener ma petite enquête auprès d'André Herren, pasteur retraité et paroissien à Chêne.

Dans la Bible, plusieurs textes abordent la question de la fin des temps. Quand ces textes ont-ils commencé à apparaître dans la Bible ?

En fait, c'est toute une littérature qui se développe entre le 2^e siècle avant et le 2^e après JC. Ces textes bibliques et extra-bibliques ont été écrits alors que la société est en crise. L'individu n'a aucune prise sur les événements qui se produisent. On espère que Dieu va intervenir pour rétablir la situation. Les tensions peuvent être d'origines diverses : famines, guerres, occupation militaire, absence de solidarité entre les gens, l'amour se refroidit, comme l'écrit l'évangéliste Matthieu.

Dans son histoire, Israël a connu plusieurs moments extrêmement difficiles, guerres, invasions, peuple emmené en exil. On interprète les événements comme un combat où Dieu est confronté au mal. On lui fait confiance car il est le seul qui peut intervenir dans le monde et le transformer.

La littérature apocalyptique a commencé à apparaître à l'époque des Maccabées. On se trouve alors entre 150 et 200 ans avant Jésus Christ. A cette époque, la situation en Israël est particulièrement dramatique. Antiochus Epiphane IV envahit Jérusalem, profane et pille le Temple, incendie la ville. Il va jusqu'à installer dans ce lieu très saint, un autel en l'honneur du Zeus Olympien. Vivre comme les Grecs devient la norme.

Les Maccabées se révoltent alors contre ce qu'ils appellent « l'abomination de la désolation » (Dt. 11,31 ; 12,11 ; 1 M. 1,54 ; Mt 24,15). Une répression sans pitié va alors s'abattre contre ces hommes jeunes et fidèles à la Loi. Ce groupe de dissidents est facilement anéanti, car, par fidélité à l'Alliance, ils ne veulent pas se battre le jour du shabbat. Ils se font donc tous tuer pour leur foi. Ainsi se développe dans un contexte de crise humaine et morale extrême, l'idée que notre monde prendra fin, mais aussi que ceux qui sont morts pour leur foi seront reconnus par Dieu. Il devient impensable d'imaginer, comme on l'a fait jusqu'alors, que Dieu n'exerce sa justice qu'ici-bas. On commence à

espérer et à croire qu'il rétablira la justice à la fin du monde. Et pour les Maccabées, on espère que Dieu les ressuscitera, leur donnera raison et les rétablira dans leur dignité.

Alors cela veut dire que la littérature apocalyptique lie la foi en la résurrection à un Jugement dernier ?

Oui tout à fait. Par exemple dans le livre de Daniel on voit que les justes seront sauvés, alors que les autres seront condamnés. « En ces temps-là, beaucoup de ceux qui dorment dans le sol poussiéreux se réveilleront, ceux-ci pour la vie éternelle, ceux-là pour l'opprobre éternel » (Da 12,1-3). La fin de ce monde permet à un autre monde de naître et ainsi à des justes de ressusciter pour l'habiter.

Merci pour cet éclairage rapide sur l'apocalyptique dans l'Ancien Testament. Pourquoi les premiers chrétiens ont-ils aussi écrit des textes apocalyptiques ? Est-ce qu'ils disent quelque chose de nouveau sur la fin du monde ?

Les premiers chrétiens ont aussi vécu dans un contexte de crise, sous l'occupation romaine avec perte de valeurs, de repères et d'identité. Certains sont aussi injustement persécutés pour leur foi, et on se pose à nouveau des questions sur la justice divine. On parle alors de la fin des temps, en utilisant un langage métaphorique. En Apocalypse 18 par exemple, nous découvrons que

Babylone (qui représente l'empire romain dominant) est détruite, en tant que structure qui régit la vie en société. Avec elle, le mal et les puissances sont détruites. Ceux qui étaient partie prenante de Babylone sont en deuil, ils assistent impuissants à sa ruine qui est aussi la ruine de tous leurs espoirs et trafics. Cette fin de Babylone, espérée par tous ceux qui en sont victimes, illustre la chute espérée d'un Empire, de ses structures et de son pouvoir arbitraire.

Puis en Apocalypse 21, on assiste au triomphe de la Jérusalem nouvelle. Alors là sont accueillis les 12 tribus d'Israël (tout Israël), les 12 apôtres qui représentent l'Eglise de tous les temps, mais aussi toutes les nations, les rois de la terre. « On y apportera la gloire et l'honneur des nations, mais il n'y entrera nulle souillure ». Ceux qui avaient tout perdu à Babylone (Ap 18) se retrouvent aussi dans cette ville promise. A la fin des temps est accueilli ce qui dans nos vies et notre histoire va dans le sens du Royaume. Dans cette perspective, la fin des temps, le Jugement dernier peuvent être entendu comme une bonne nouvelle qui bannit la peur.

Est-ce que, dans ce que nous vivons maintenant, nous pouvons distinguer les signes dont parle la littérature apocalyptique et que la Bible utilise aussi ?

Les disciples eux-mêmes ont essayé de savoir à quels signes on pourrait reconnaître la fin du monde (Mt

24,3). On peut comprendre leur désir de pouvoir maîtriser les signes qui annoncent le retour du Christ et la venue du Royaume. Ils cherchent à obtenir les premières places dans le Royaume (Mt 18,1 ; 20,20 etc.). Jésus leur répond quelque chose de tout à fait différent. Jésus écarte ce désir de puissance et de savoir intéressé. Aucun événement de l'histoire n'est un signe qui indique que cette fin arrive. Personne, même pas le Fils, ni les anges, sinon le Père et lui seul, ne connaît la date de cette fin. Alors, au lieu de rechercher les signes qui annonceront le retour du Christ, celui-ci les encourage à vivre chaque jour dans sa présence promise « je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28,20). Jésus nous encourage donc à vivre une fidélité au quotidien à son commandement d'amour. Solidaire des plus petits, lui-même le plus petit, il nous est tout proche, « il est à nos portes » (Mt 24,33). Chaque fois que nous donnons à manger et à boire à qui en a besoin, que nous visitons le prisonnier et le malade, que nous accueillons l'étranger, c'est à lui que nous faisons cela. Et lorsque nous nous écartons de notre prochain, c'est de lui que nous nous écartons (Mt 25,31-46).

Alors pourquoi attendre son retour ?

Parce que nous ne pouvons pas accepter que le mal, la violence, l'injustice, le mensonge triomphent définitivement. En effet, en donnant raison à Jésus, le Crucifié, rejeté de tous, Dieu nous promet de rétablir les vaincus de l'histoire dans leur dignité.

Propos recueillis par Vanessa Lagier

Vivre serait ainsi
une alliance
par-dessus la mort
et le désenchantement,
une remontée
vers la légèreté
qui naît
de s'entrevoir escorté.
L'absence ne vient plus
creuser la désespérance,
elle réveille le goût
d'autres rendez-vous.
Marcher à travers les rugosités,
se laisser dépayser,
attendre en soi
un Autre que soi.
La rencontre se fait
en chemin.
C'est plus tard
qu'on en reconnaît le fruit,
au goût de l'amour
et du pain retrouvés.

Francine Carillo, Vers l'inépuisable, 2010

Pâques, le chemin de la vie

La résurrection n'est pas à confondre avec une réanimation de cadavre, elle n'est pas un supplément de vie accordé à Jésus mais bien l'irruption d'une vie complètement autre, totalement mystérieuse, l'irruption de l'inattendu de Dieu au cœur de la fragilité des hommes et des femmes. Le triomphe divin de la vie sur la mort.

Daniël Marguerat

Pâques, c'est l'essence même de la foi chrétienne. Comme les rayons du soleil, rassemblés dans un prisme sont capables d'allumer un grand feu, le message

de la résurrection a le pouvoir de transformer l'être humain et d'ouvrir un avenir toujours possible devant nous, même quand l'horizon semble bouché. Paul de Tarse, théologien de la première heure, a interprété la résurrection de Jésus dans ses épîtres et il a soigneusement expliqué quelle répercussion elle avait pour tous les baptisés. Paul parle d'une espérance au-delà de la mort : « Si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, Dieu ramènera aussi par Jésus, et avec lui, ceux qui se sont endormis » (1 Thessaloniens 4,14). Mais le message de la résurrection ne concerne pas seulement l'avenir et une perspective post-mortelle, mais toute la vie et l'éthique des chrétiens. Dans son épître aux Romains, Paul



le résume ainsi : « Considérez-vous comme morts au péché et comme vivants pour Dieu dans l'union avec Jésus-Christ ! » (Romains 6,11). Ainsi le corps du Christ, la communauté chrétienne, est constituée par tous ceux qui se laissent guider et transformer par le Ressuscité : « Aucun de nous ne vit pour soi-même et aucun ne meurt pour soi-même. Si nous vivons, nous vivons pour le Sei-

gneur et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Ainsi, soit que nous vivions, soit que nous mourrions, nous appartenons au Seigneur. Car le Christ est mort et revenu à

la vie pour être Seigneur des morts et des vivants. » (Romains 14,7-9)

Voilà l'expression théologique de Paul, écrite seulement environ vingt ans après la mort et la résurrection du Christ. Mais si la résurrection de Jésus a une telle importance pour la foi, que s'est-il donc passé le matin de Pâques ? Cette question était un leitmotiv pour la composition des évangiles, plusieurs décennies après Paul.

Les récits des évangiles parlent de la vie de Jésus et, en même temps, ils témoignent d'un processus intérieur qui est conforme à nos expériences. Ils citent le témoignage des contemporains de Jésus en complétant la

haute théologie de Paul par la narration des « faits ». Et voilà le message des évangiles qui racontent comment les disciples et amis de Jésus ont vécu ce moment charnière de l'histoire.

Les disciples semblent parvenus au bout de leur chemin avec Jésus, personnage fascinant, qui les a attirés. Ils ont tout laissé derrière eux pour suivre ce guide, qui – au milieu de l'occupation de l'époque – a parlé du Royaume de Dieu, de rédemption, du pardon. Ils ont mis tout leur espoir en lui. Mais maintenant, la victoire souhaitée et attendue fait défaut. Devant leurs yeux, leur maître a été arrêté, puis torturé et enfin crucifié devant un nombreux public.

Il n'est plus là et tous ceux qui l'ont aimé restent traumatisés par la brutalité rencontrée et démunis face à leur sentiment d'impuissance : au moment le plus cruel, quand les soldats sont venus pour l'arrêter, personne n'a osé s'y opposer, sauf Pierre, qui a pris son épée pour défendre son maître ; à ce moment, Jésus lui-même renonce à cette défense militante en se laissant capturer par la cohorte, lui sans aucune armure, exemple de non-violence sans aucune protection rapprochée. Quand il est arrêté,

tous partent en vitesse pour sauver leur peau. Ainsi se mêle maintenant avec leur tristesse leur mauvaise conscience, le sentiment d'avoir renié leur maître, d'avoir raté l'essentiel. L'impasse dans laquelle ils se trouvent semble complète et fermée. Jésus est mort et son message de libération perd de sa crédibilité.

Deux jours passent. Les disciples ont-ils compris les raisons de sa mort ? Sûrement pas. Ils sont sous le choc,

comme nous face à la mort de nos proches. Pour pouvoir néanmoins agir, ils s'associent aux rites de leur culture et de leur religion. Le défunt a droit à un dernier geste de tendresse. Il faut l'embaumer

– comme dans l'Antiquité, en Egypte, on l'a fait pour les pharaons. Embaumer, c'est vouloir conserver. Combien nous sommes attachés à la forme, à cette couverture physique qui a été la demeure temporelle de celui que nous aimons ! Combien nous sommes familiers de ses traits qui témoignent de son caractère, de ses batailles, de son espoir, de ses préférences, de son héritage génétique à travers les générations, de son bonheur. Le témoignage d'un visage est unique et infiniment précieux. Guidé par cette intention, les femmes se rendent au tombeau tôt le matin.



L'incrédulité de Saint Thomas par Le Caravage

Comme nous, elles ont besoin de temps pour vivre le deuil, de temps pour laisser fleurir la reconnaissance pour le vécu, de temps pour se retrouver après le départ du bien-aimé, de temps pour dire « Adieu ». Ainsi nous sommes en marche avec ces femmes, pour faire face aux limites de notre vie, de nos forces, de notre capacité de gérer – et toujours à la recherche d'une consolation. Mais s'orienter uniquement en arrière nous dérobe tout moyen d'évoluer.

Tout semble figé. Les femmes refont tout le chemin jusqu'à l'endroit où le corps de Jésus a été déposé. Elles arrivent à la tombe. Comme elles, nous retournons plusieurs fois en arrière pour réfléchir afin de comprendre, d'accepter. Vraiment, nous avons besoin de prendre du temps pour le deuil.



Les femmes qui arrivent à la tombe deviennent témoins d'une réalité qui dépasse leur compréhension. Et c'est cette réalité spirituelle qui nous amène avec elles au-delà de ce processus de rétrospective. Une présence lumineuse les accueille. La consolation convoitée se ne trouve pas en arrière. Au contraire : elle s'ouvre devant elles. Les évangiles parlent d'une rencontre, d'un message de l'Éternel, qui donne sens à

tout ce qui s'est passé, qui pose une question et annonce une nouvelle perspective. « Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié ? Il s'est réveillé ! Il n'est pas ici !... Il vous précède en Galilée. » (Marc 16,6 et 7)

Ainsi la cruauté de la mort n'a pas le dernier mot. Bien sûr : rien ne tombe dans l'oubli. Dans la suite, même le moindre détail du chemin de la Passion du Christ est rappelé, noté et raconté. Mais tout cela n'est plus

que le prélude : la mort est réorientée vers une nouvelle ouverture. La vie est devant pour nous accueillir. Dieu, l'énergie inépuisable d'amour qui dépasse toute mort, cherche à élargir notre

horizon étriqué, il console, il guérit et invite à l'émerveillement. Ensemble nous avançons dans sa présence.

Donata Dörfel

Le(s) Petit(s) Bonheur(s)

Notre prochaine mini-vente aura lieu **le samedi 27 avril de 9h00 à 13h00** dans les sous-sols du Centre. Vente de vêtements, bijoux, livres, jeux et bric à brac.

Comment voyez-vous votre avenir ?

Emmanuel Fuchs a réuni trois personnes de la paroisse d'âges différents (William Schorer, actuellement étudiant à l'École de culture générale, Bianca Favez, musicienne et mère de famille et Monique Dunant, grand-mère active) autour d'une table ronde pour les faire discuter de leur compréhension de leur propre avenir. Voici quelques extraits choisis de ce moment de partage.

Est-ce qu'il vous arrive de penser à l'avenir ? Si oui en quelles circonstances ?

Monique Dunant (MD) : bien qu'on vive dans un monde bousculé, j'y pense sans angoisse. Ayant une vie très riche d'un point de vue affectif, je sais bien qu'un jour, ce sera la fin ; j'espère simplement que tout aille pour le mieux pour mes enfants et petits-enfants.

Bianca Favez (BF) : ça m'arrive de penser à ma finitude, mais je réclame du délai, j'aimerais encore rester, il me reste encore des choses à faire, à commencer par voir grandir mes enfants.

William Schorer (WS) : je pense certes à l'avenir, mais je vis au jour le jour sans trop me faire de souci. J'espère pouvoir assurer un avenir avec une vie de famille. Mes activités quotidiennes (mes études) me rappellent demain ; c'est aujourd'hui que je construis mon avenir.

Le fait de ne pas pouvoir connaître à l'avance ce qui va nous arriver, diriez-vous que c'est quelque chose qui : vous angoisse, attise votre curiosité, vous désintéresse, vous rend impatient ?

MD : au contraire, c'est pour moi un grand soulagement ; ce serait dramatique de pouvoir connaître les choses à l'avance.

BF : d'un côté c'est parfois angoissant, mais d'un autre c'est bien. De fait en plusieurs circonstances, si j'avais pu à l'avance prévoir ce qui allait m'arriver je suis sûre que cela aurait été moins bien que ce qui m'est finalement arrivé. Je dois dire que je suis aussi un peu impatiente parfois, curieuse...



WS: j'aimerais bien savoir comment ça va se passer pour moi à l'avenir, je n'en ai tellement aucune idée; il y a une forme de curiosité, d'excitation.

Comment imaginez-vous votre avenir, dans cinq ans, dix ans, vingt ans ?

WS: Ce que je voudrais: une vie de famille stable, un travail, la santé...

MD: Je souhaiterais pouvoir rester encore un peu pour voir l'orientation spirituelle et professionnelle de mes petits-enfants. Pour moi, Jésus est vivant, Il tient ça dans sa main.

BF: j'ai peur qu'en me posant cette question, je limite l'avenir possible...

J'aimerais pouvoir continuer mon travail auprès des jeunes (note rédac.: Bianca enseigne le violon).

J'espère avoir la grâce de pouvoir reconstruire un nouveau foyer, ce serait un grand bonheur et bien sûr que tout aille bien pour mes enfants et que j'aie la force de pouvoir assurer leur avenir.

Sans avoir forcément peur de l'avenir, y'a-t-il quelque chose qui vous angoisse (vous inquiète) quand vous pensez à l'avenir ?

BF: deux choses m'inquiètent: avoir des soucis de santé et prendre une mauvaise bifurcation dans ma vie qui risquerait de « me perdre ».

WS: je n'ai pas peur de ma propre mort, mais je redoute la mort des membres de ma famille c'est ce qui m'angoisse le plus.

MD: C'est plus une préoccupation qu'une angoisse: j'aimerais que tout aille bien pour ma famille et que je puisse faire face à la mort sereinement quand elle arrivera.

Quel espoir vous habite quand vous pensez à l'avenir ?

WS: construire une famille.

MD: j'aimerais arriver à la mort « en bonne santé » et surtout garder tout mon esprit jusqu'à la fin pour pouvoir rester en lien avec ceux que j'aime, avec Dieu. Bref: mourir en paix.

BF: j'aimerais que ma vie porte témoignage, que ma vie soit cohérente dans tous ses aspects; qu'elle soit porteuse d'espoir pour les autres et si possible arriver à entraîner mes enfants dans ce mouvement, voilà mon espoir pour demain.

Propos recueillis par Emmanuel Fuchs

Journée Mondiale de Prières

La célébration œcuménique de la Journée Mondiale de Prières aura lieu

vendredi 1^{er} mars 2013 à 18 h

au Foyer du Temple de Chêne-Bougeries.

Les femmes françaises, cette année, nous proposent le thème:

« J'étais étranger et vous m'avez accueilli »